

CHOPIN Frédéric ou Fryderyk

Né à Zelazowa-Wola, près de Varsovie, le 1^{er} mars 1810
et mort à Paris, le 17 octobre 1849

Fils de Nicolas Chopin (1770 – 1844), professeur français d'ascendance vosgienne installé à Varsovie depuis 1787 et de Justyna Krzyzanowska (1782 – ?). Enfant imaginatif, intelligent, doué du sens de l'humour, authentique petit prodige, il écrivait des vers à six ans, publiait sa première polonaise à sept ans et demi et donnait son premier concert public à neuf ans. Après d'excellentes études générales, il devint l'élève de J. Elsner, directeur du Conservatoire de Varsovie, pour l'harmonie, le contrepoint et la composition ; au piano, il n'avait plus rien à apprendre, et tout ce qu'il savait, il l'avait appris seul ou presque (exception faite des leçons d'un modeste professeur de musique, originaire de Bohême, Wojciech Zywny). Partie des salons de la capitale polonaise, qui s'arrachaient le jeune musicien, sa réputation s'étendit rapidement. Les deux concerts qu'il donna à Vienne en 1829 obturent un succès triomphal ; il parvint à y faire publier ses premières compositions, dont les *Variations opus 2* sur *La ci darem la mano*.... qui, parvenues entre les mains de Schumann, furent l'occasion du célèbre article où il s'écria : « Chapeau bas, messieurs, un génie. » Déjà en pleine possession de son génie, Chopin quitte la Pologne en 1830 pour un « voyage d'étude », après avoir donné trois concerts triomphaux à Varsovie. Il passe par Breslau, Dresde, Prague, Vienne, Munich, Stuttgart (où il est bouleversé d'apprendre la prise de Varsovie par les Russes) et arrive à Paris où, l'année suivante, il se décide de se fixer définitivement. Son premier concert parisien (*concerto en fa*, *Variations opus 2*, etc), a peu de retentissement, mais la haute société se dispute ses leçons à prix d'or, et Chopin, satisfait de ce genre de vie qui le dote de revenus confortables, renonce presque totalement à une carrière de virtuose peu conforme à son tempérament (dans toute sa carrière, il ne donnera au total qu'une trentaine de concerts). Grâce à Liszt, rencontré chez Marie d'Agoult, il fait la connaissance de George Sand. Il la trouve d'abord peu sympathique, mais elle le distrait d'une profonde dépression sentimentale (son amour pour la charmante Maria Wodzinska, contrarié par les parents de la jeune fille qu'effrayait la santé déjà incertaine du musicien). La curiosité que lui inspirait George Sand se transforma bientôt en passion : ce fut le début d'une liaison dont il est difficile d'assurer qu'elle fit le bonheur ou le malheur des intéressés. Ils passèrent l'hiver 1838 à Majorque dans la Chartreuse de Valdemosa (environ 10 kilomètres de Palma), séjour néfaste pour la santé de Chopin chez qui les symptômes de phtisie se précisaient. Puis chaque été, ils se retrouvaient à Nohant, près de Châteauroux, où la romancière recevait les plus illustres artistes et littérateurs : Liszt, Delacroix, Balzac, Aragon, Quinet...

L'objectif de George Sand était de soustraire son musicien à l'atmosphère débiliteuse des salons parisiens et de créer, dans sa propriété, de meilleures conditions de travail : effectivement, il ne sut jamais se concentrer à Paris et une bonne partie de son œuvre fut composée à Nohant. Malheureusement, les soins maternels dont cette femme dévorante entourait son « Chopinet », son « cher malade », eurent de fâcheuses conséquences, non seulement en retirant à Chopin ses possibilités naturelles de défense physique et psychologique, mais encore en créant autour de lui une légende absurde de poète agonisant, dénué de virilité, exhalant une sentimentalité morbide.

Les raisons complexes de la rupture qui se produisit en 1847 furent d'ordre familial. À partir de son installation à Paris (où il vit successivement rue de Chaillot, rue Pigalle, square d'Orléans, place Vendôme). Chopin voyage peu : de courts séjours en Allemagne où il rencontre Mendelssohn et Schumann (il leur accorde son amitié mais ne leur rend pas leur admiration), un séjour à Londres. En 1848, il donne son dernier concert à Paris (il y joue deux œuvres récentes, la *Berceuse* et l'admirable *Barcarolle*). La même année, une de ses élèves, Jane Stirling, qui rêve de l'épouser, lui organise une tournée de concerts en Angleterre : Londres, Manchester, Glasgow, Édimbourg. L'année suivante, épuisé par la maladie, il meurt dans la nuit du 16 au 17 octobre dans l'appartement du 12, place Vendôme, où il venait de s'installer. Ses funérailles n'eurent lieu à la Madeleine que le 30 octobre, pour permettre d'organiser, selon son désir, une audition du *Requiem* de Mozart. Il fut enseveli au Père-Lachaise et son cœur fut transporté dans l'église de la Sainte-Croix à Varsovie.

Alliant la puissance à la douceur, le raffinement à la virilité, ce fut un pianiste extraordinaire, sans doute le plus grand de son temps. Homme cultivé, mêlé à l'élite intellectuelle, il ne laissa jamais, comme le fit Schumann, sa culture littéraire envahir son art. Sa musique, pure et sobre, fait de lui un frère spirituel de Mozart, Schubert, et dans une certaine mesure Bellini. La mélodie est le principe générateur de son œuvre ; rien n'y est ornementation gratuite, rien n'y est superflu, tout contribue à la beauté du dessin (notamment ces passages en « petites notes », dont on fait si souvent, hélas, des traits de virtuosité). Malgré l'originalité de son invention harmonique qui annonce parfois Wagner, Brahms, et même Bartok, Chopin est bien à des égards un classique. Son style était formé dès 1830 et les seules influences vraiment profondes qu'il ait subies furent celles de la musique polonaise et de J.S. Bach. Il aimait Mozart, mais admirait par-dessus tout Bach, dont il jouait toujours une page pour lui-même avant chacun de ses concerts.

Par contre, il détestait l'outrance de Meyerbeer ou même d'un Berlioz; Beethoven l'impressionnait ; quant à la plupart de ses contemporains, il n'éprouvait pour leur œuvre que de l'indifférence (Bellini figure parmi les rares exceptions). La forme du génie de Chopin, son goût pour la mesure et surtout les racines profondes qui ont toujours fait de lui, face à l'oppression, le symbole du nationalisme polonais... tout contredit les légendes mièvres et larmoyantes entretenues par d'innombrables « vies romancées » et par tant d'interprétations outrancières et impudiques.